

Lien des  
**CHERCHEURS**



**Hors-série n° 11**

(ISSN 1245-3781)

**Gabriel PINTARD  
de Ganges**

par  
Jean Pintard

réédition  
© LCC-1978/2001

## Gabriel PINTARD, de Ganges

Gabriel Pintard eût été bien surpris s'il avait su que l'histoire de sa vie ferait l'objet d'une biographie écrite, trois siècles plus tard, par un descendant de l'un de ses frères, comme lui-même prénommé Gabriel (voir le tableau généalogique annexe).

Issu d'une famille qui, un siècle et demi auparavant, vivait laborieusement et chichement aux abords du ruisseau de Borgne, un peu en amont du village qui s'appelle, de nos jours, les Plantiers (1), rien ne prédisposait Gabriel à sortir de l'oubli. Sa vie elle-même, toute simple, toute modeste, ne révèle aucun éclat capable de susciter l'admiration ou l'enthousiasme, de provoquer l'ironie, la critique ou la suspicion. Le récit qu'on en fera à partir d'un certain nombre d'informations ou de documents patiemment rassemblés et ordonnés ne saurait donc être qu'un témoignage sur un individu qui, comme tant d'autres, eut à affronter les rigueurs d'une époque difficile et qui la vécut à sa manière.

S'il arrive bien souvent que le nom de Ganges soit associé à celui de Gabriel Pintard ce n'est certainement pas par l'effet du hasard. Gabriel vécut sûrement sur les rives de l'Hérault pendant plusieurs années soit au titre d'apprenti tisserand, soit pour y exercer le métier qu'il avait appris. Mais, c'est à quelques kilomètres au sud du Vigan, dans une des maisons qui forment encore le mas de Saucleirette, qu'il dut voir le jour. Ce mas faisait partie de la "paroisse" de Saint Brès d'Hierle qui est, aujourd'hui la commune de Saint-Bresson. On peut en voir les vieux murs un peu au-dessus de la route qui vient de Saint-Laurent le Minier et descend vers le Vigan ; ils dominent, vers l'ouest, un valat dont l'eau, bien souvent capricieuse, s'écoule en direction de l'Arre : c'est le ru de Coularou. Tout autour, de jeunes châtaigniers, en taillis, robustes et souples constituaient une réserve généreuse de futures "cerclières" pour les tonneliers des environs, si nombreux au Vigan, à Avèze ou ailleurs. Saucleirette, comme d'autres cerclières toutes proches (2) leur devait son nom.

C'est dans ce lieu calme et isolé qu'un modeste chapelier, Pierre Pintard, et sa femme, Alix Valette, épousée dans le courant de l'année 1640 (3), vivaient avec les enfants nés de leur mariage. Nous en connaissons quatre : Jeanne, Gabriel, Pierre et un autre Gabriel.

On peut raisonnablement imaginer que Jeanne, devenue jeune fille, trouva à s'employer à Ganges et que c'est bien elle qui abjura dans l'église de la petite cité le 22 février 1686 ; et c'est encore elle qui eut à récidiver, le 8 juin de l'année suivante (4).

Nous ignorons le destin de Pierre. Celui-ci prit un engagement de soldat dans la compagnie de Mr Magny, au régiment de la Reine. Avant de partir pour l'Allemagne où il doit rejoindre l'armée du Roi, il prend des dispositions testamentaires auprès d'un notaire de Montpel-

lier, Me Vernet (5). L'acte, daté du 8 janvier 1684, précise qu'il exerçait le métier de chapelier, celui de son père décédé quelques années auparavant. Sa mère, Alix Valette, est son héritière universelle à charge, pour elle, de transmettre sa propre part à Jeanne.

Le dernier des Gabriel, le plus jeune des enfants de la famille, apprit, lui aussi, le métier de chapelier, mais il s'éprit d'une jeune fille de Ganges, Marguerite Vidal. Il ne tardera pas à l'épouser (6) et à quitter la région pour aller s'établir, plus au sud, à Marsillargues, sur les bords du Vidourle où un hasard inattendu nous permettra de le retrouver.

L'autre Gabriel est celui qui nous occupe ici. On voudrait pouvoir donner avec une précision suffisante, sa date de naissance. Aucun des documents que nous possédons ne l'indique et nous sommes réduits à l'estimer de façon hasardeuse : si le mari de Marguerite Vidal avait une vingtaine d'années au moment de son mariage il serait né vers 1656. Il en résulte que les trois autres enfants de Pierre Pintard et d'Alix Valette ont vu le jour entre 1641 et 1656, période assez longue au cours de laquelle d'autres enfants ont pu apparaître et décéder sans que nous en ayons connaissance. Aussi est-ce au plus tard en 1653 qu'on peut placer, de manière bien incertaine, la naissance Gabriel. Le mas de Saucleirette où il naquit appartenait alors à un de ses oncles, Etienne Pintard, en vertu d'un testament où son grand père, Jean Pintard, avait institué Etienne comme héritier de ses biens (7) mais Jean Pintard, assailli par de nombreux et pressants besoins d'argent, peut être malhabile dans la gestion de son patrimoine, avait dû aliéner une grande partie de ses terres (8). C'est, peut-être, une des raisons pour lesquelles Etienne Pintard avait laissé la jouissance de Saucleirette à son frère Pierre et que, lui-même, était allé cultiver des propriétés plus importantes comme celle du mas du Fourcoal, à Roquedur (9), qu'il habite en 1642, ou celle du mas de Jauverde (10), sur le territoire de la paroisse de Sumène où il réside encore en 1664 (11).

Gabriel grandit donc dans la maison familiale qui avait fait partie de la dot de sa bisaïeule Jeanne Sarran (12). Vint le moment de l'apprentissage. Il avait désiré être tisserand mais nous ne savons pas auprès de qui, ni où il s'exerça à manier la navette. Ce fut, peut-être, à Ganges où, s'étant procuré un métier à tisser, il s'établit à son propre compte. C'est, en effet, à Ganges qu'il apparaît dans les registres où, en octobre 1685, sont cités les noms de ceux qui, de manière diversement persuasive, différemment énergique, voire brutale, avaient été conviés à abjurer.

Il ne semble pas que Gabriel ait manifesté beaucoup d'empressement pour accomplir ce qui devait lui apparaître plus un abandon qu'une formalité, davantage un

parjure qu'une faiblesse. Ce n'est que le 21 novembre 1685 qu'il se résolut à se présenter aux autorités de l'église romaine (4).

Que furent, pour lui comme pour les siens, les mois qui suivirent ? Il serait, certes, aisé de donner, à leur sujet, libre cours à notre imagination ou à notre sensibilité et d'écrire un roman dont la vraisemblance pourrait être difficilement mise en doute. Nous préférerons mettre ici quelques points de suspension, révélateurs de notre indigence d'informations sur cette période de la vie de Gabriel.

Ce dernier, pourtant, va sortir de l'ombre et se manifester à nous, grâce au précieux fichier de Wilhelm Beuleke (13), le 24 avril 1692. Pour vivre l'événement il faut nous transporter dans cette région de la Bavière du nord qu'on appelle la Franconie et qu'arrose un affluent du Main, la Regnitz. Nous sommes à une quinzaine de kilomètres au sud de la grande et pittoresque cité qui fut la patrie d'Hans Sachs et d'Albert Dürer, Nüremberg. Là, dans le bourg de Schwabach, on a accueilli depuis quelques années un assez grand nombre d'émigrés huguenots venus de France; ils y mènent une existence difficile, parfois active, souvent besogneuse. Ils se rassemblent, chaque dimanche, dans une chambre haute où ils célèbrent leur culte comme ils le célébraient autrefois dans leurs temples et, pour certains d'entre eux, au Désert. Ce 24 avril, ils étaient à nouveau réunis autour d'un couple encore jeune, endimanché comme pour un jour de liesse et qui, la main dans la main, venait implorer sur son union les faveurs de la Providence. Ce couple c'était celui de Gabriel et de sa fiancée, Marie Deville.

Il n'est pas indifférent de savoir quel jour de la semaine cet événement avait lieu : le calendrier nous apprend que c'était un jeudi et le mariage aurait, peut-être été béni au cours d'une veillée, comme il y en avait parfois au pays natal de Gabriel, au temps heureux de son enfance. Nous sommes tentés de croire à une erreur de lecture et de penser qu'il s'agit du 27 avril, le deuxième dimanche après Pâques : Gabriel et Marie s'épousaient alors selon le vieil usage huguenot qui voulait qu'on se mariât au cours du culte dominical, devant la paroisse assemblée, présente et joyeuse.

Ce qui importait, c'était que les mariés fussent entourés d'amitié.

A Schwabach, comme en bien d'autres lieux du "Refuge", la paroisse était seule à pouvoir manifester une présence fraternelle car elle était la famille elle-même, le lieu où l'on échangeait ses expériences, où l'on colportait les nouvelles reçues discrètement du "pays", où l'on partageait les trop nombreux soucis et où on savait s'entraider.



Gabriel, au jour de ses noces, respirait cette atmosphère amicale où la sympathie se faisait plus chaude encore, mais où les souvenirs, si lointains qu'ils fussent, resurgissaient de la mémoire avec une acuité nouvelle, où les remords devenaient plus lancinants et où l'absence des siens jointe au sentiment de sa propre solitude se fai-

saient plus sensibles. Songeait-il alors au mas où son enfance s'était écoulée, à sa mère qui avait entrepris avec lui la grande aventure de l'exil et qui avait dû succomber aux émotions et aux fatigues (14), aux siens qu'il avait quittés et qu'il ne reverrait sans doute plus jamais ?



Marie devait paraître toute fraîche et jeune à côté de son époux. Sa courte vie, pourtant, l'avait déjà mûrie depuis qu'elle avait fui le Dauphiné de son enfance, cette région de Die où, le 20 janvier 1671 (15), elle était née. Mesurait-elle le bonheur qu'elle avait de sentir, auprès d'elle et du compagnon qu'elle s'était donné, la présence de quelques uns de ses proches parents, ceux là même avec lesquels, trois ans plus tôt, elle avait parcouru la route hallucinante et périlleuse qui l'avait conduite des montagnes du Diois au Jura vaudois ? Car il y avait, tout près d'elle, Jean Deville, son frère, et Jeanne Massard (16) sa belle-sœur. Elle se souvenait de ce jour gris d'automne où, alors qu'ils étaient encore à Lausanne, elle s'était rendue avec eux au siège de la Compagnie française des Réfugiés qui veillait, avec une généreuse attention, aux besoins des émigrés : "Jean Deville, tisserand de toile et Marie Deville, sa sœur, chez la veuve Magne, près la fontaine couverte. M. Brouzet la verra et examinera ses nécessités pour y pourvoir" (17). Ne se rappelait-elle pas aussi ce voyage presque insensé qu'elle avait entrepris, souvent seule, afin de chercher en Allemagne et dans cette ville de Schwabach où, aujourd'hui même, elle se mariait, du travail pour les siens et pour elle ? Elle avait sollicité un nouveau secours que la Compagnie des Réfugiés enregistra de la façon suivante : "Marie Deville dit de même qu'elle s'en va avec M. de Bruq (18), ministre, et ainsi demande d'être assistée. Accordé 8 sols, en portant le même billet audit sieur Du Bruq comme elle s'en va avec lui". Oui, elle revoyait ces villes étrangères qui lui apparaissaient pour la première fois : Nüremberg, Hanovre et Hameln où elle avait rencontré un grand nombre de français et, parmi eux, Alex Massard, un frère de sa belle-sœur (19). Elle se souvenait de la séparation déchirante qui suivit son retour d'Allemagne lorsque son frère se sépara de sa femme afin d'aller au lieu de son travail. Elle était restée avec sa belle-sœur, à Lausanne, dans l'attente de la délivrance de cette dernière. L'événement survint le 15 mai 1690 mais l'enfant, un petit garçon, mourut presque aussitôt, le 31 mai (20). Elle repensait aux moments si critiques que Jeanne Massard et elle vécurent alors, à cet appel désespéré que sa belle-sœur se résigna à lancer auprès de la Compagnie des Réfugiés (21) : "Quartier de M. Davin et Selun. La famille de Jean Deville, tisserand, qui est en Allemagne pour tâcher de trouver à subsister, a laissé sa femme avec un petit enfant, elle en ayant un autre qu'elle nourrit et pour lequel on lui donne quatre livres par mois. On lui donnera quatre sols par semaine en attendant que on mari ait pu trouver quelque établissement".

Elle revivait, une fois de plus, cette soirée pathétique où Jeanne Massard, épuisée et en larmes, décidait de rejoindre son mari il y avait dix-huit mois de cela et, pour elle, c'était encore hier. Le témoin laconique de leur dé-

tresse la traduit ainsi à la date du 14 octobre 1690 (22) :

« A la femme de Deville, de Die, avec un enfant qui est à l'assistance ordinaire pour 6 sols, s'en allant trouver son mari qui est depuis quelques temps à Herlan (23) sera donné 30 sols, puisqu'elle nous décharge et qu'elle est pauvre" (24).

Ensemble, Jeanne et elle prirent le chemin de Nüremberg. Il semble que Jean Deville et elles deux se soient fixés à Schwabach plutôt qu'à Erlanger. Ils s'adaptèrent tant bien que mal au climat ainsi qu'aux conditions de vie de la petite cité où s'entassaient deux à trois mille réfugiés huguenots.

Marie y avait rencontré Gabriel, un tisserand comme son frère Jean, et tous avaient promis de s'épouser.

C'est pourquoi, aujourd'hui, ils se trouvaient l'un à côté de l'autre au milieu de la communauté française de Schwabach pour y prononcer les promesses rituelles.



Comment la vie commune de Gabriel et de Marie se déroula-t-elle après la trêve éphémère du jour des noces ? Nous n'en possédons que de bien courts aperçus mais nous pouvons nous en faire une idée sommaire. Ils ne vécurent pas très longtemps au voisinage de Jean Deville et de sa femme soit que ceux-ci aient bientôt gagné la région de Hameln (25) en Basse Saxe, pour rejoindre Alex Massard (19), soit que Gabriel et Marie aient, les premiers, quitté Schwabach pour se rendre à Lausanne afin d'y trouver l'emploi stable qu'ils n'avaient pas trouvé en Bavière et qu'ils cherchaient désespérément. C'est au cours de ce nouveau séjour à Lausanne que leur naquit, vers le 14 octobre 1698 (26) une jeune Marguerite qu'ils n'eurent à choyer que très peu de jours : le 20 octobre elle figure sur le registre des enterrements des réfugiés de Lausanne (27). La même année eut lieu, à Lausanne comme à Berne, un recensement des réfugiés. Gabriel et Marie y figurent (28) : il leur est attribué l'âge de 30 ans pour l'un, de 40 ans pour l'autre. Ces indications, d'après ce que nous avons pu établir plus haut, paraissent être bien approximatives...

Les difficultés, néanmoins, subsistent. La Suisse, pas plus que la Bavière, le Brandebourg ou la Saxe, n'a de besoins tels qu'elle puisse offrir du travail à un flot d'artisans et d'ouvriers venus, en très peu de temps, encombrer un marché intérieur assez limité (29). L'existence de Gabriel et de Marie devient si critique que Marie doit reprendre le chemin, qu'elle a, autrefois, si bien connu, de la Caisse de Secours aux Réfugiés. Sur l'un de ses registres on peut lire à la date du 26 mai 1699 : "Gabriel Pintard ou sa femme ayant demandé assistance on lui a donné 20 sols" (30). Mais cette somme ne suffit pas à éponger les dettes que le couple a contractées. Huit jours plus tard il renouvelle sa démarche et la réponse est identique (31). Le printemps et l'été s'écoulaient sans qu'il lance un nouvel appel. L'adversité, cependant, s'acharne sur lui et il envisage de retourner en Allemagne : auparavant il lui faut régler le montant du loyer et recourir à la Compagnie des Réfugiés toujours si compréhensive (32) :

"Gabriel Pintard, la femme duquel nous avons vue à l'évêché prie la Compagnie de vouloir la secourir de quelque charité pour lui aider à payer son louage désirant se retirer en Allemagne. La Compagnie délibère qu'on lui donnera 4 livres 10 sols sans entrer en connaissance du louage. Lui a été donné une attestation". Ainsi la Compagnie se refusait-elle à entrer dans le détail des besoins des personnes secourues et préférerait-elle les laisser libres de gérer à leur guise les dons qu'elle leur distribuait.



Voici donc Gabriel et Marie de nouveau à Schwabach sans que nous percevions les raisons réelles de ce retour. Ont-ils reçu l'assurance d'y trouver un travail permanent ? Y sont-ils revenus seuls ? N'emmenaient-ils pas avec eux des parents de Gabriel rencontrés à Lausanne, émigrés tardifs et providentiels avec lesquels ils avaient ébauché des plans d'avenir ? Rien, en vérité, ne permet d'étayer des hypothèses de ce genre. Il est, toutefois, une chose certaine : vers 1703 Gabriel retrouve à Schwabach de jeunes cousins qu'ils n'avaient connus que lorsqu'ils étaient encore enfants (13). Coïncidence, hasard ou rencontre concertée ? Il serait bien intéressant de le savoir...

Mais qui sont ces nouveaux venus dans la colonie huguenote de la cité bavaroise ? Il s'agit de Pierre, de Jean et de Marie Pintard qui, tous les trois, figurent, à l'occasion de leur baptême dans les registres protestants de Sumène (33). Enfants de Pierre Pintard, un oncle de Gabriel, et de Jeanne Laporte, ils étaient les frères cadets de Jeanne Pintard, née, elle aussi, à Sumène en 1669 ; celle-ci ne paraît pas les avoir accompagnés.

Pierre était l'aîné de ces jeunes fugitifs. Né dans les derniers jours de 1671, il était "faiseur" de bas et pratiquait son art au mas de Saucleirette avant de partir pour la Franconie (34).

Jean, le frère puîné de Pierre, était né le 23 octobre 1674. Sur les registres paroissiaux de l'Eglise Réformée française de Schwabach il est inscrit, lui aussi, comme fabricant de bas, venant de Saucleirette et demeurant à Schwabach depuis 1703, date qui fixe de manière à peu près sûre celle de la rencontre, à Schwabach, de Gabriel et de sa femme avec leurs cousins (35).

Marie, enfin, la sœur cadette de Pierre et de Jean est née le 21 février 1677. Elle est portée sur les registres de l'église de Schwabach comme originaire de Saint-Bresson.

Aucun doute n'est donc possible ni sur le lieu de naissance (Saucleirette), ni sur la consanguinité des trois jeunes gens (36).



Gabriel et Marie Deville eurent-ils à cette époque de leur vie où ils voyaient leur horizon s'élargir et où ils pouvaient respirer une atmosphère familiale faite de jeunesse et mêlée de souvenirs, quelques moments de détente, de paix et de vrai bonheur ? Nul ne le sait. S'ils vécurent alors des années plus sereines que celles du passé, elles durent leur paraître bien trop courtes mais

bien douces. Un évènement imprévu sur lequel nous n'avons aucun détail les interrompit brutalement : Marie Deville quitte ce monde le 25 novembre 1706 (13).

Cette disparition survient au moment où le groupe familial formé de manière inespérée autour de Gabriel et de Marie Deville, se disperse peu à peu. Pierre vient de se marier (34). Jean, de son côté, s'apprête à fonder un foyer (35). Marie, enfin, moins de deux semaines avant le décès de Marie Deville, a épousé Jean Gout et elle est allée vivre avec lui, à Erlangen (36).

Gabriel dut ressentir profondément ces événements qui bouleversaient son existence et ne le retenaient plus, avec autant de force, dans ce pays d'adoption. Il se vit plus seul que jamais, désemparé par une situation qu'il n'avait pas prévue et à laquelle il n'était pas préparé. Il se décide alors à quitter ces lieux d'où le bonheur le fuit et c'est à Amsterdam qu'il lui donne rendez-vous.



Nous pouvons être surpris par une telle initiative. Rien dans ce que nous venons d'apprendre sur la vie de Gabriel ne nous permet d'en saisir la raison véritable. S'agissait-il, pour Gabriel, d'obéir à un simple caprice ? C'est bien peu probable : Amsterdam est loin : n'est-il pas, à vol d'oiseau, distant de Schwabach de près de 550 kilomètres ? Le voyage est long et dispendieux. Gabriel a passé, peut-être largement, la cinquantaine. Est-ce le moment d'abandonner sans réflexion tout ce qui vient d'être chèrement acquis et de tenter une nouvelle et délicate aventure ? Mais à quel sentiment pouvait-il donc obéir en décidant ainsi ?

Peut-être, ici, nous faut-il faire intervenir une personne sur laquelle nous connaissons bien peu de chose mais dont quelques informations éparses nous ont, néanmoins, appris l'existence. Il s'agit de Françoise Pintard de Ganges. Celle-ci nous apparaît dès le 31 août 1688, sur les registres de la Compagnie des Réfugiés de Lausanne (37). "Le sieur Sylvestre, économe de l'Evêché est chargé de bailler..., plus une jupe, encore diverses hardes à Françoise Pintard de Ganges".

Quelques années plus tard, fin 1694, elle est admise en qualité de membre dans l'église d'Amsterdam (38). Moins d'une année après elle en sort, le 5 novembre 1695 (39), probablement parce qu'elle a trouvé, dans une ville voisine, une place à sa convenance. Elle disparaît à nouveau pour ressurgir de l'oubli, au début de juillet 1705 où, à Amsterdam, elle est autorisée à épouser Isaac Pineau, originaire de La Roche-Chalais, aux limites de la Saintonge, de l'Angoumois et de la Guyenne (40).

Ne sommes-nous pas, dès lors, autorisés à imaginer que c'est cette Françoise (et son mari) auprès de qui Gabriel, en projetant de se rendre à Amsterdam, venait chercher un asile provisoire ? La question, si elle mérite d'être posée de cette manière, n'appelle-t-elle pas, aussi, celle de la connaissance des liens, autres que patronymiques, qui devaient exister entre Gabriel et Françoise ?

L'acte de mariage de Jacques Pineau et de Françoise indique qu'elle a alors 38 ans, ce qui la fait naître vers 1667. Si cet âge n'est pas entaché d'une erreur plus ou

moins volontaire et si on se penche sur le tableau généalogique de la famille proche (voir annexe) on peut être tenté de penser qu'elle était une fille aînée de Pierre Pintard et de Jeanne Laporte : dans cette hypothèse Françoise serait également une sœur aînée de Pierre, Jean et Marie Pintard dont nous avons vu plus haut la part qu'ils ont prise dans la vie de Gabriel.

On pourrait objecter que Françoise ne figure pas sur le testament que son père (préssumé), Pierre Pintard, a fait le 3 mars 1693 alors que Pierre, Jean et Marie y sont, à côté de Jeanne Laporte, nommément désignés (41). (Ainsi, d'ailleurs, que la fille aînée, Jeanne, dont nous avons parlé plus haut). Ceci signifie, semble-t-il, que Pierre, Jean et Marie ont émigré après le décès de leur père (et peut être aussi de leur mère) tandis que Françoise, fugitive au printemps ou à l'été 1688 (peut-être en compagnie de Gabriel et de la mère de ce dernier), n'avait plus droit à une quelconque part d'héritage. Les faits, tels qu'ils se révèlent à nous, paraissent ainsi confirmer notre hypothèse plus qu'ils ne la contrarient.



Mais revenons à Gabriel. Au cours de son séjour aux Pays-Bas, il rencontra une compatriote, une languedocienne comme lui, Sibylle Gardy. Elle était née dans un petit village des environs d'Uzès, Montaren (13) (42), vers 1664. Ils s'épousèrent à la fin du mois de mai de 1709 ainsi qu'en fait foi un acte daté du 20 mai, établi en présence d'un unique témoin Anne du Temps. Quelques jours après, le 26 mai, l'acte était remis à Gabriel et à Sibylle afin qu'ils puissent célébrer leur union à l'église wallonne (43).

Quelques mois après le remariage de Gabriel et comme si celui-ci obéissait avec docilité à un perpétuel mouvement de balancier, le voici, de nouveau attiré par le lieu qui fut si longtemps son asile, où il a laissé quelques uns de ses plus proches parents. Mais saurons-nous jamais les raisons exactes qui firent prendre à Gabriel son éternel bâton de pèlerin et le mirent, une fois encore, sur le chemin de Schwabach ? Certes, il pouvait avoir le désir de présenter sa nouvelle compagne à ses proches comme aux amis qu'il avait laissés ; celui, aussi, de faire connaissance avec le nouveau foyer de Jean. Ce dernier lui avait-il offert quelque emploi ? Avait-il appris la maladie de Pierre, puis son décès ? Souhaitait-il revoir Isabeau Cadonat après son veuvage ? (34) Avait-il été pressenti pour parrainer l'un des nouveau-nés de Jean et de sa femme Judith et désirait-il assister au baptême ? (35).

Quelles que soient les raisons que Gabriel puisse invoquer pour justifier sa nouvelle entreprise, il veut repartir, il veut vivre à proximité des siens ; il veut se fixer, d'une manière définitive cette fois, dans ce Schwabach qui lui est si cher.

Sibylle et lui réaliseront ce dessein, mais, ensemble, ils ne jouiront que pendant bien peu d'années du bonheur simple qu'ils sont venus chercher en Franconie. A la fin de l'hiver de 1715, Sibylle, le 18 mars, quittait son mari pour toujours (13).

Il nous faut, ici, arrêter notre récit, car la mort de Sibylle est un peu, pour nous aussi, la mort de Gabriel. Nous n'entendrons plus parler de lui, ni de son activité, ni de ses malheurs, ni de cette instabilité qu'il a souvent paru

manifeste, ni des circonstances de sa fin. Cependant, si l'on en croit W. Beuleke (13), Gabriel serait décédé à Schwabach en 1723. Avait-il trouvé un répit à ses tourments avant de s'abandonner au grand repos ?

---

---

## Notes et Références

(1) Le ruisseau de Borgne prend sa source au pied du col des Traverses (ou du Pas), sur le versant nord, au nord de Valleraugue. Il arrose successivement les mas de Faveyrolles et de Monteils, passe par Les Plantiers où il se grossit du ruisseau de la Hierle. Il se jette dans le Gardon de Saint-Jean, légèrement en amont de Saumane.

(2) Nous faisons allusion, en particulier, au valat de Cerclières, entre le château de Saint-Julien de la Nef (autrefois Saint-Pierre de Noalhan) et le mas de Toumeyrolles.

(3) Leur contrat de mariage a été passé par devant Me Reboul, notaire de Ganges, le 2 janvier 1640 (AD30 - II E 68/9 f° 89 v°).

(4) AD34 - G.G. Ganges, registres paroissiaux 1685 et ss.

(5) AD34 - II E 57/305, f° 35, 8 janvier 1684.

(6) Le contrat de mariage est daté du 20 mars 1676 (AD34 - II E 35/67 f° 427 v°, Me Pierre Soulier, notaire).

(7) AD30 - II E 68/56 f° 501, 4 mars 1622, Jacob Perier, notaire de St-Laurent le Minier.

(8) Voir, à cet égard, les actes suivants :

- AD30 - II E 78/168 f° 13, 17 janvier 1611, et f° 108, 15 octobre 1611 : arrentement de maisons, terres, possessions cultes et incultes à Jacques Teyssier, couturier, du mas de Saucleirette.

- Acte du 23 juillet 1603 (Me Clarensac, notaire du Vigan) : concerne la vente de propriétés faite par Jean Pintard à Etienne Guibal, bourgeois du Vigan. Jean Pintard les louera plus tard à Etienne Guibal par acte du 7 avril 1618 (AD30 - II E 78/255 f° 53, Jean Portales, notaire du Vigan).

- AD34 - II E 34/30 f° 23, 17 janvier 1592, Antoine Villaret, notaire de Ganges : Jean Pintard vend à Etienne Boudon, de Ganges, un pré situé au terroir appelé le *Pré de Serles*.

- AD34 - II E 34/30 f° 7, 7 janvier 1592, Antoine Villaret, notaire de Ganges : vente de Jean Pintard à Etienne Guibal, du Vigan, d'une terre, maison et jardin, appelée *lou Plos de Roussy*.

- AD30 - II E 78/255 f° 87 v°, 27 mai 1618, Jean Portales, notaire du Vigan : transaction entre Etienne Guibal et Jean Pintard au sujet de *lou Plos de Roussy*.

- AD34 - II E 34/31 f° 138, 9 octobre 1593 : sous-location par Jean Pintard à Jean Delafoux, du mas de la Blaquièrre, paroisse de Pommiers.

- AD30 - II E 78/259 f° 251), 15 octobre 1623 : transaction entre Jean Pintard et Pierre Vivens, notaire, au sujet de biens et terres situés au *Camprouch* (peut-être, aujourd'hui Camproux, proche de Saucleirette). Ces biens avaient déjà fait l'objet d'une vente de Jean Pintard à Jean Vivens (père de Pierre Vivens), notaire du Vigan, par acte passé devant Me Valat, notaire, le 29 avril 1598. (Ce dernier acte, en déficit).

(9) Sur le registre BMS protestant de Sumène (AD30 - 5 Mi 35 R 6) à la date du 4 mai 1642, il est précisé que les parents d'Alix Pintard, baptisée ce jour-là, sont Etienne Pintard et Jeanne Journet, demeurant au mas de Fourcoal. Celui-ci est situé sur la rive droite de l'Hérault, à environ 50 m du fleuve sur lequel il a une très belle vue. On y accède par la route de Pont d'Hérault à Roquedur.

(10) Le mas de Jauverde se trouve en bordure de la route du Vigan à Ganges ; il la domine au nord-est. A vol d'oiseau, 700 m environ le séparent de Pont d'Hérault.

(11) Etienne Pintard et sa femme Jeanne Journet habitent le mas de Jauverde, en 1664, lors du contrat de mariage de leur fille Alix (AD30 - II E 68/464 f° 183 v°, 21 juin 1664, Pierre Villaret, notaire de Sumène).

(12) AD30 - II E 78/162 f° 171, 28 janvier 1559, contrat de mariage entre Marcial Pintard et Jeanne Sarran, Blaise Torrelhan, notaire du Vigan.

(13) Wilhelm Beuleke, lettre personnelle du 14 mai 1972.

(14) Alix Valette veuve Pintard figure dans les listes de l'abbé Rouquette publiées dans les "Etudes sur la Révocation de l'Edit de Nantes en Languedoc", tome III : "Les fugitifs" (1685-1715), p. 146, Ganges, d'après AD34 - Archives de l'Intendance C 308 et C 298. Nous n'en avons pas trouvé mention sous ces deux références aux A.D. de l'Hérault. Nous n'avons pas davantage trouvé Alix Valette dans les listes du "Refuge".

(15) Archives Municipales de Die (Drôme).

(16) Wilhelm Beuleke : "Die Hugenotten in Niedersachsen", August Lax, éditeur, Hildesheim, page 36, n° 64.

(17) Archives du canton de Vaud, Lausanne (A.C.V.), registre F 5, f° 240, 3 décembre 1689.

(18) A.C.V., registre F 5 f° 28, 7 janvier 1690. Il s'agit certainement du ministre François Dubruc qui, réfugié en Suisse, était rentré en France en juillet 1689, en même temps que Brousson. C'est pendant l'été de cette année-là qu'il participa à une assemblée aux environs de Lasalle. Au cours de celle-ci Vivent prêcha tandis que lui-même groupait autour de lui les prédicants des Cévennes, leur faisait subir un examen et les élevait à la dignité de proposants.

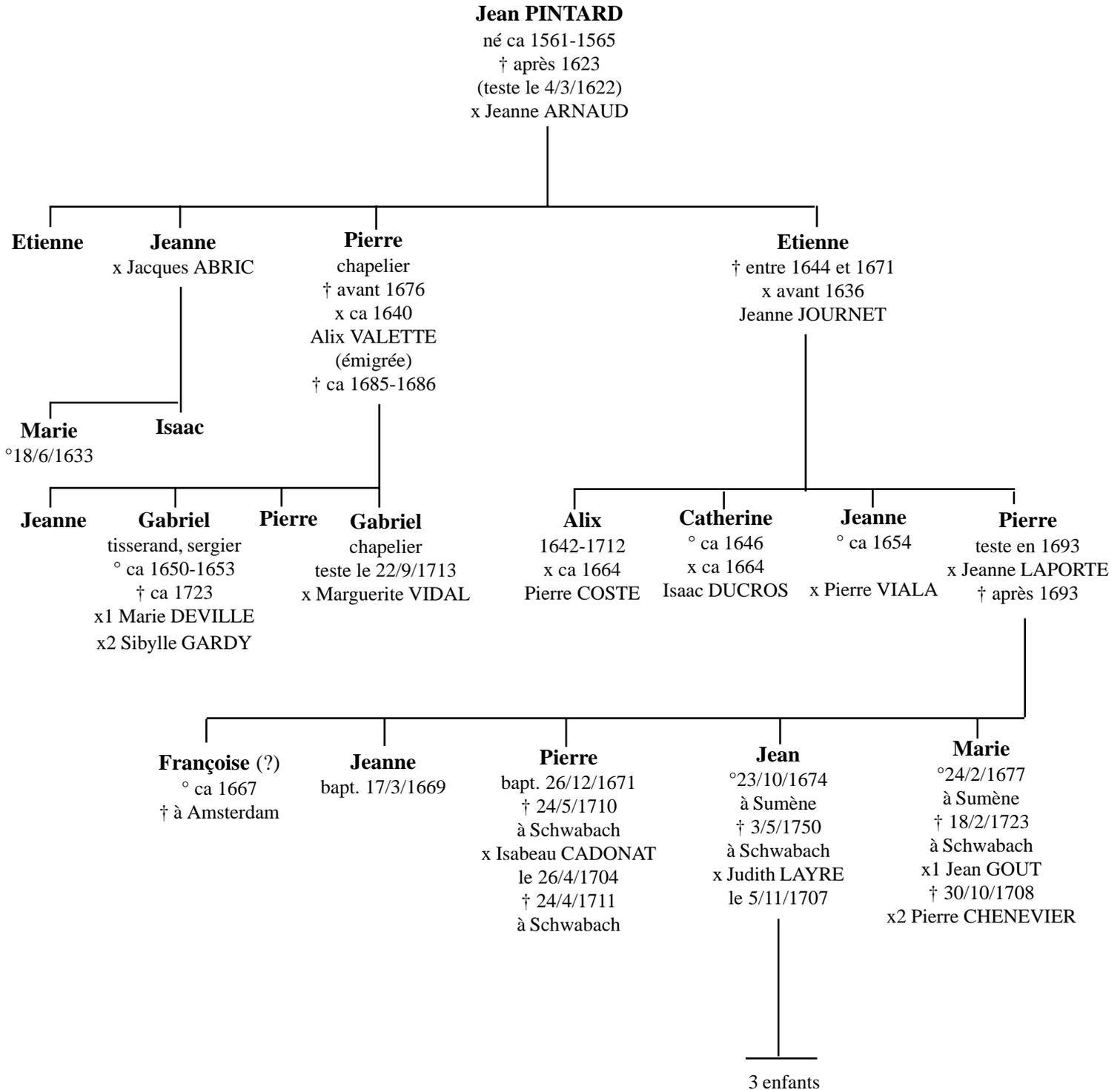
Quelques jours après, Dubruc revenait en Suisse, puis gagnait l'Allemagne. Voir à ce sujet Samuel Mours : "Les pasteurs à la Révocation de l'Edit de Nantes", in "Bulletin de la Sté d'Histoire du Protestantisme français", tome CXIV p. 303, note 116, et Ch. Bost : "Les prédicants protestants des Cévennes et du Bas-Languedoc 1684-1700", tome I, pp. 317-322).

La date du voyage de Marie Deville en compagnie de M. Dubruc est en accord avec les informations ci-dessus.

(19) Wilhelm Beuleke, op. cit. p. 36, n° 63.

- (20) Registre des enterrements des réfugiés de Lausanne, du 7 avril 1689 au 7 février 1725 : Bibliothèque S.H.P.F., mss 376.
- (21) A. C. V., registre F 6, f° 26, 19 août 1690.
- (22) A.C.V. registre F 6, f° 80, 14 octobre 1690.
- (23) Erlangen, à 18 km au nord de Nüremberg, sur la Regnitz.
- (24) Les renseignements puisés aux Archives du Canton de Vaud à Lausanne nous ont été communiqués par Monsieur le Professeur Henri Meylan.
- (25) Hameln qui, à l'époque du Refuge, comptait près de 1500 huguenots, est situé en Basse-Saxe, sur la Weser, à environ 40 km au S.-O. de Hanovre. Voir aussi Wilhelm Beuleke, op. cit. p. 36 n° 63 et 64.
- (26) A.C.V., registre F 10, f° 53, 14 octobre 1698. Sous le nom de Pintard, il est question d'un "versement à accoucheur".
- (27) Registre des enterrements... (op. cit.), 20 octobre 1698.
- (28) Dénombrement des Réfugiés du pays de Vaud et à Berne, 1698. Bulletin S.H.P.F., tome LXXXVII (1938), p. 520.
- (29) On consultera avec intérêt les pages traitant des aspects politiques et économiques de l'arrivée, au refuge huguenot de Suisse romande, de nombreux Français. Bulletin SHPF, tome CXV (1969) p. 528 et ss (communication de Monsieur H. Meylan).
- (30) A.C.V., registre F 10, f° 103 v°, 26 mai 1699.
- (31) A. C. V., registre F 10, f° 105, 2 juin 1699.
- (32) A.C.V. registre F 10, f° 240, 3 décembre 1689.
- (33) A30 - Registres BMS protestants de Sumène, microfilms 5 Mi 35 R 6 et 5 Mi 35 R 7.
- (34) C'est le 26 avril 1704 que Pierre Pintard épouse, à Schwabach, Isabeau Cadonat, fille d'un drapier de Coularou, un mas situé au sud du Vigan et si proche de Saucleirette (environ 3 km) qu'ils se connaissaient avant de partir pour l'exil. D'après les renseignements communiqués par M. Wilhelm Beuleke (13), Pierre Pintard est décédé à Schwabach le 24 mai 1710. Isabeau Cadonat le suit dans la tombe moins d'un an plus tard, le 24 avril 1711.
- (35) Le mariage de Jean Pintard avec Judith Layre eut lieu le 5 novembre 1707. Judith était née à Cassagnoles (probablement Castagnol) un mas posé sur le flanc nord de la montagne de Bougès et dépendant de Soleyrols, proche de Vialas (à environ 6 km au S.-O. de Génolhac). Voir, à ce propos : Bulletin S.H.P.F., Tome CXIV, 1968, p. 328 et ss. Charles De Leuze "Les réfugiés protestants de quatre paroisses des Hautes Cévennes après la Révocation de l'Edit de Nantes".
- Sur un relevé d'un des registres de réfugiés du Canton de Vaud (A.C.V. reg. F 10 f° 154, 20 janvier 1701) se trouve un certain Jean Pintard qui fait l'objet d'un secours à Lausanne. Il est très vraisemblable qu'il s'agit de ce fils de Pierre Pintard et de Jeanne Laporte. Dans ce cas, lui, son frère Pierre et sa sœur Marie auraient quitté la France vers 1700.
- (36) Marie Pintard épouse, le 14 novembre 1706, à Schwabach, Jean Gout, faiseur de bas. Celui-ci était né à Saint-Jean du Gard de Jean Gout et de Jeanne Bourdarié. Il est mort à Erlangen le 30 octobre 1708 (13). Au cours de son veuvage Marie Pintard se remaria avec Pierre Chenevier, tanneur à Schwabach, originaire d'Aix-en-Diois d'où de nombreux Chenevier ont émigré. W. Beuleke, dans son ouvrage sur les Huguenots en Basse-Saxe (16) ne mentionne pas moins de trois sœurs de ce nom : Lucrèce, Cassiane et Jeanne, filles de Barthélémy Chenevier et de Jeanne Rambeau. Pierre appartenait-il à cette famille ?
- (37) A.C.V. Lausanne, registre F 4, f° 48, 31 août 1688.
- (38) Fiche de la Bibliothèque wallonne : Françoise Pintard est reçue membre de l'église d'Amsterdam, "par témoignage de l'église", le 5 décembre 1694.
- (39) Archives municipales d'Amsterdam (Gemeente-Archief van Amsterdam), PA 201, n° 46 C.
- (40) Fiches de la Bibliothèque wallonne (1er et 3 juillet 1705). D'après l'acte du 3 juillet 1705 extrait du registre DTB, 538, p. 361 des Archives Municipales d'Amsterdam, Isaac, ou Jacob, ou Jacques Pineau était alors âgé de 48 ans. Son témoin était Jacob Heylman, celui de Françoise Pintard : Anne Pradus. Jacques Pineau eut une existence brève. Après son décès Françoise Pintard se remaria à Amsterdam, le 7 avril 1713, avec un boulanger du nom de David Béraud, âgé de 40 ans (A.M. d'Amsterdam DTB 549, p. 127). Elle mourut à Amsterdam le 13 mars 1735 (A.M. d'Amsterdam D.T.B., 1131, p. 154).
- (41) AD30 - II E 79/105 f° 13, 3 mars 1693, Guillaume Delaval, notaire du Vigan.
- (42) Montaren est situé sur la route d'Uzès à Alès, à 7 km environ au N.O. d'Uzès.
- (43) A.M. d'Amsterdam. DTB 544, p. 273.

# Parentèle de Gabriel PINTARD, de Ganges



# Région Le VIGAN - GANGES

